

## Diane Dufresne et moi

Constance Havard

---

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14562ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Havard, C. (2002). Diane Dufresne et moi. *Moebius*, (93), 77–80.

## CONSTANCE HAVARD

### *Diane Dufresne et moi*

Un jour, Diane Dufresne ne chantera plus. Un jour, qui ne saurait tant tarder, aussi sûrement que le soleil se lève tous les matins et que les humains courent irrémédiablement à leur perte, Diane Dufresne tirera sa révérence. Cette prophétie peut sembler difficile à admettre, tant est nécessaire la présence de cette artiste hors norme, tant sa pertinence et son talent nous éclaboussent toujours. Pourtant, sa voix l'abandonnera inévitablement, perdra de sa rondeur, de sa souplesse, le registre rétrécira comme une peau de chagrin. Dix ans déjà que je me prépare à ce moment, que je cauchemarde des scénarios épouvantables de salles de spectacles à moitié vides, de rupture entre la chanteuse et son public. Mais Diane Dufresne est une femme intelligente et digne, elle saura éviter le pathétique, et fermer le rideau à temps.

Dix ans que j'anticipe ce deuil, qui sera sans doute le plus douloureux entre tous. Parce que pour la première fois de ma vie, je saurai que je perds quelque chose de vraiment significatif. La mort de mon père alors que j'avais tout juste huit ans? De la petite bière.

\*

Septembre 1981. Je viens d'entamer mon secondaire IV dans un collège privé pour filles qui nous tient assez solidement en bride tout en fournissant un milieu de vie de réelle camaraderie et d'une rare qualité d'enseignement. Flottant sur les eaux immobiles de la retenue et du repli sur soi, je commence toutefois à m'enliser dans ce que, faute de mieux, je qualifierai de dépression adolescente. Non, plutôt de dépression, point.

Assise devant la télé comme tant de ces soirées stériles de ma jeunesse, je tombe par hasard sur la retransmission intégrale du spectacle donné par Diane Dufresne au Forum de Montréal le 8 décembre 1980, le même soir où Lennon se faisait faire la peau devant le Dakota à New York. Bien sûr, je connais déjà la chanteuse, je possède même quelques 45-tours rigolos comme *J'ai rencontré l'homme de ma vie* et *Sur la même longueur d'onde*, parce qu'on les faisait jouer sur les ondes de CHLT, la radio populaire de Sherbrooke. Mais rien de plus. Pas autant que mon amie Diane Jacques qui déjà, à l'âge de 13 ans, me montrait avec admiration la pochette mère-fille de *Maman si tu m'voyais*.

Ce soir de septembre, donc, je regarde d'un œil distrait ce qui restera sans doute comme l'ultime sommet dans la carrière de Diane Dufresne. Et puis, je ne sais pas pourquoi là, à ce moment précis, lors de cette chanson, je suis frappée de plein fouet, rivée à mon fauteuil, subjuguée. Diane Dufresne chante *Vingtième étage* et plus rien d'autre n'existe que cette urgence, ce besoin d'air qu'exprimera si souvent Plamondon, ce besoin de planer aussi, d'être dans les hauteurs. Pourquoi cela me parle-t-il tant, moi qui suis si désespérément sage, si tranquille et raisonnable dans le salon beige de chez ma mère? Est-ce la guitare Doobie Brothers de Jean-Marie Benoît, la basse funky de Claude Arsenault, les cuivres précis et percuteurs? Ou cette façon unique qu'a Diane Dufresne de chanter « À c't'hauteur-là les fenêtres s'ouvrent pas, comme ça on peut pas se jeter en bas »?

Ce que je peux affirmer avec certitude, c'est que dans ma tête et dans mon cœur, une grande fenêtre s'est ouverte ce soir-là. Et que depuis, Diane Dufresne fait partie de ma vie. Pas comme la folle de service ou la rebelle par procuration. D'abord et avant tout comme chanteuse; parce que le chant, c'est physique, ça vibre, ça ne s'intellectualise pas. Quand elle atteint les notes de passage, le « la » et le « si », ça vient se loger quelque part dans ma poitrine, ça fait mal et ça force son chemin jusqu'au tréfonds, et ça abreuve la terre aride.

Mais il y a plus. Là où la simple interprète devient incarnation, là où le vent se transforme en tempête, souf-

flant tout sur son passage, c'est dans la conjugaison de ce don vocal avec une personnalité forte, intransigeante, d'une sensibilité presque indécente. Une présence hors du commun qui incite, telle une grande prêtresse, à l'élévation de l'âme. Il est d'ailleurs fascinant d'observer combien les spectateurs cherchent à toucher à Diane Dufresne, voire à lui présenter leurs petits enfants, comme on confie un malade à un guérisseur. Des allures de messe, une communion de l'esprit qui me rappellent cette photo de Janis Joplin en spectacle, les yeux fermés, complètement absorbée dans sa chanson, et qui, n'ayant rien vu mais sentant une présence à ses côtés, étend doucement le bras afin de saisir la main d'un fan venu la rejoindre sur scène.

Contrairement à Janis toutefois, Diane Dufresne vieillit, et elle vieillit magnifiquement, poursuivant un parcours singulier qui laisse de moins en moins de place aux compromissions, qui a recelé son lot de moments mémorables et quelques audaces moins fructueuses. À des lieues de ces cinquantenaires qui se retirent à la campagne et recherchent la sérénité dans les petits plaisirs égoïstes, elle demeure résolument urbaine, expose sans le moindre calcul ses indignations, affiche la dégaine d'une boxeuse et un regard plein de tendresse pour le genre humain. D'ailleurs, un des meilleurs spectacles que j'aie vus de Diane Dufresne a eu lieu à l'été 2001, au Festival des montgolfières de Saint-Jean-sur-Richelieu. Je m'y rendais sans grande conviction, pour être bien honnête – on sait comment ces spectacles se déroulent souvent : prestation bâclée, public peu intéressé et bruyant, artiste invité qui cabotine en face d'une grosse affiche de Labatt Bleue. À la limite, la chanteuse aurait ressorti *Chanson pour Elvis* que je n'en aurais pas été étonnée... On ne perdait rien pour attendre (quatre heures debout...) : la Dufresne nous a offert un show complètement *destroy* et provocant, inédit et d'une générosité peu commune. Je n'oublierai jamais ces images de Diane Dufresne hurlant « Donnez-moi de l'oxygène » au milieu des chaises de parterre, et les personnes âgées se bousculant pour lui toucher! Ça, ça s'appelle ne pas se reposer sur ses lauriers. Inspirant.

Un jour, Diane Dufresne ne chantera plus. Ou, pire, ne se produira plus en spectacle. Car on peut pleurer la mort ou la retraite de grandes actrices, de grands acteurs, il restera toujours leurs films; et puisque notre rapport à ces artistes a toujours été décalé et indirect, que nous ne les aurons rencontrés que sur pellicule, cela ne changera rien vraiment, si ce n'est de ne plus espérer de nouvelles œuvres. Dans vingt ou cinquante ans, Gena Rowlands sera toujours aussi bouleversante dans *A Woman Under the Influence* qu'elle l'était en 1974. L'émotion sera intacte.

Mais ne plus s'exciter à l'idée d'un rendez-vous prochain avec Diane Dufresne, ne plus vivre cette délicieuse anticipation, dont la chanteuse a le secret, ne plus se sentir orphelin quand se rallument les lumières, c'est sombrer dans le beige uniforme, c'est se contenter de peu. Je comprends que des gens ayant connu les sommets vertigineux d'un très grand amour préfèrent la solitude à un quelconque ersatz de vie à deux. Il y a de ces relations uniques et précieuses qui ne souffrent pas d'après, qui finissent là où s'arrête la route.

Quand Diane Dufresne se sera retirée, je me sentirai comme une âme esseulée à Zabriskie Point. Autour, le silence et la terre aride. Le silence du désert, d'abord saisissant, puis enveloppant et apaisant, étrangement plein et opaque dans cette vastitude. Je n'aurai plus qu'à remonter dans ma voiture et rentrer à la maison. Mais j'aurai fait un fabuleux voyage.